

Québec français



Chronique d'une mort annoncée

Véronique Nguyen-Duy

Numéro 113, printemps 1999

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/56242ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (imprimé)

1923-5119 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Nguyen-Duy, V. (1999). Chronique d'une mort annoncée. *Québec français*, (113), 91–92.



Labrèche remplace Derome ?



Chronique d'une mort annoncée

PAR VÉRONIQUE NGUYÈN-DUY

Intéressante *La Fin du monde*, cette émission quotidienne qui porte sur l'actualité un regard aussi critique qu'irrévérencieux et dont les cotes d'écoute menacent sérieusement les *Montréal* et *Québec ce soir*¹. Tellement intéressante en fait que plusieurs la considèrent comme la révélation de l'année, le nec-plus-ultra de l'innovation, une véritable révolution télévisuelle. Intéressante aussi l'émission spéciale diffusée le 30 novembre dernier, soir des élections provinciales, et qui fut regardée par plus de 600 000 personnes². Tellement intéressante en fait que plusieurs se sont interrogés sur le rôle des journalistes dans le maintien et le bon fonctionnement de la démocratie. Mais ce qui est franchement fascinant dans toute cette affaire, ce sont les vagues de fond qui secouent désormais le merveilleux petit monde du journalisme. « Certains sont farouchement contre, estimant que *La Fin du monde* dénature le travail journalistique. D'autres [...] sont farouchement pour, considérant que l'émission apporte un vent de fraîcheur dans un univers empesé »³. Et ce débat est d'autant plus vif que « *La Fin du monde* a été placée cette année contre les téléjournaux traditionnels, étant ainsi perçue comme un produit alternatif d'information [...] »⁴.

Mais pourquoi chercher à déterminer si *La Fin du monde* est une émission d'humour

ou d'information ? Pourquoi s'inquiéter du mélange des genres auquel elle s'adonne ? En d'autres mots, « pourquoi vouloir absolument tout classer ? »⁵ Et bien, parce que le travail de classification implique la définition et l'application d'un ensemble de critères. Parce que ces mêmes critères ont pour effet d'établir et de réitérer des normes, des échelles de valeurs, de bonnes et de mauvaises façons de faire et de dire les choses.

Partant, il m'apparaît que les réponses aux inquiétudes des journalistes et autre commentateurs ne sont pas à chercher dans les contenus, la forme ou même la fonction de *La Fin du monde* mais bien dans ceux-là même du journalisme, tel qu'il se pratique depuis une vingtaine d'années. En effet, le trouble et la division provoqués par la diffusion des « néobulletins d'information », pour reprendre l'expression de Marc Labrèche, sont symptomatiques d'un questionnement plus profond. Comme le souligne Samuel Winch⁶, l'inquiétude relative à la confusion des codes, des genres et des fonctions, exprimée aussi bien par les chercheurs que par les journalistes, est une espèce de constante historique. Et cette inquiétude perpétuelle trouve sa raison d'être dans les débats qu'elle suscite et qui sont autant d'occasions de négocier, construire et reconstruire les limites mêmes du journalisme, entendu aussi bien comme objet que comme pratique.

Car c'est bien de normes, de statuts, bref de légitimité dont il est question lorsque vient le temps de faire le procès de *La Fin du monde*. J'en tiens pour preuve le débat qui a animé une partie des échanges lors du dernier congrès annuel de la Fédération professionnelle des journalistes du Québec (FPJQ). Le verdict ? Un refus catégorique d'accorder à certains collaborateurs de *La Fin du monde*, en l'occurrence Patrick Masbourian et Jean-René Dufort, le droit de détenir une carte de presse. Pourtant, si on considère avec attention les critères de la FPJQ, on constate que rien, dans la définition de la fonction de journaliste, ne permet d'exclure nos deux acolytes. En effet, « exerce une fonction de journaliste celui ou celle qui exécute, en vue de la diffusion d'informations ou d'opinion dans le public, une ou plusieurs des tâches suivantes : recherche de l'information, reportage, interview ; rédaction ou préparation de comptes-rendus, d'analyses, de commentaires ou de chroniques spécialisées ; traduction et adaptation de textes ; photographie de presse, reportage filmé ou électronique ; secrétariat de rédaction ; dessin de caricatures sur l'actualité ; dessin et graphisme d'information ; animation, réalisation ou supervision d'émissions ou de films sur l'actualité ; direction des services d'information, d'affaires publiques ou de services assimilables »⁷.

Maintenant
disponible *



La 4^e édition du
**Colpron, DICTIONNAIRE
DES ANGLICISMES**, est
la référence indispensable
pour tous ceux qui ont à
coeur de communiquer
dans une langue claire
et correcte.

Un ouvrage simple, aéré et de
consultation facile.

* **Disponible** est un anglicisme,
voir p. 117 du Colpron.

En vente chez votre libraire
ou directement chez
l'éditeur.

 Groupe **Deauchemin**, éditeur ltée

3281, avenue Jean-Bérard
Laval (Québec) H7T 2L2
Tél. : (514) 334-5912
1 800 361-4504
Télec. : (450) 688-6269
[http : //www.beaucheminedit.com](http://www.beaucheminedit.com)

Comment justifier alors un tel refus ? Qu'est-ce qui permet, par exemple, à un Serge Chapleau de se voir reconnaître le statut de journaliste qu'on refuse à Jean-René ou Masbou ? Le fait qu'il soit à l'emploi d'un organe de presse légitime ? Sa participation régulière à l'émission *Piment fort* ? Ou est-ce plutôt qu'il enfonce le crayon pour tout ce qui concerne Sheila Copps ou Stéphane Dion tout en gommant les tics, travers et inepties de ses collègues journalistes ? Et que dire de Michel Vastel qui n'a pas rechigné à faire du « dance news »⁸ à *La Fin du monde* ? Je crois personnellement qu'il mérite une punition exemplaire. Je vois déjà le portrait : supplice du feu (pour la carte) et autodafé qui se traduirait ici par un aveu sincère de ses activités hérétiques et une promesse qu'on ne l'y reprendra plus. Ça serait du plus bel effet tout en s'inscrivant parfaitement dans la mouvance actuelle...

Mais si entrer en journalisme c'est un peu entrer en religion, à quel saint doit-on se vouer ? Que doit-on déifier ? Qui doit-on sataniser ? Si, comme l'a affirmé Claude Ryan, les journalistes et autres professionnels des médias se caractérisent par leur superficialité ; et si, comme l'a si gentiment rappelé Michel Chartrand, « Derome fait chier avec son *human interest* » ; alors on peut se demander en quoi *La Fin du monde* porte un si grand préjudice à la bonne marche et au bon maintien de la vie sociale et démocratique ? Après tout, comme le dit Pierre Bourgault, « il se passe à *La Fin du monde* des choses qui ne se passent pas dans les médias sérieux. [...] C'est bien là qu'on a vu des jeunes, littéralement achetés par le Parti libéral, applaudir un chef dont ils se foutaient royalement. Rien vu du genre à TVA ou à Radio-Canada. C'est encore là qu'on a vu une électrice voter six



fois sans qu'on lui demande de s'identifier. Que faisaient, pendant ce temps, les [autres] médias ? Ils constataient que tout allait bien dans le meilleur système du monde »⁹. On peut donc se demander si *La Fin du monde* est la consécration de l'information spectacle et du mélange des genres ou en-

core sa dénonciation la plus achevée ? Question intéressante. Tellement intéressante en fait que plusieurs semblent vouloir l'éviter. Il faut avouer que la réponse, peu importe laquelle, serait difficile à accepter. Difficile en effet de se regarder dans un tel miroir sans grimacer. Difficile de reconnaître que, « depuis une vingtaine d'années, le journalisme serait entré dans une période de forte turbulence ; [qu']un certain relativisme normatif aurait miné le consensus autour de la notion d'objectivité et contribué à gommer les frontières entre les types de discours pratiqués dans les médias, entre reportage et commentaire, entre information et divertissement, entre réalité et fiction »¹⁰. Difficile, surtout, d'admettre que *La Fin du monde* augure peut-être de la fin d'un monde ou, du moins, d'une certaine conception du monde...

La Fin du monde est à sept heures ? Six heures ? Dix heures ? Le 30 novembre ? Non, la fin du monde était hier. Et les journalistes ne l'ont même pas vue passer...

Notes

1. CAUCHON, Paul (1998a). « Bureau gagne du terrain sur Durivage. TVA devance largement Radio-Canada à 18h », *Le Devoir* (Montréal), jeudi 17 septembre, B8.
2. BOURGAULT, Pierre (1998). « Labrèche avant Bernard Derome », *Le Journal de Québec*, lundi 7 décembre, p. 7.
3. CAUCHON, Paul (1998b). « Le délire de l'information spectacle. Marc Labrèche prétend que l'information officielle tient aussi du spectacle », *Le Devoir* (Montréal), samedi 14 et dimanche 15 novembre, B3.
4. CAUCHON, Paul (1998c). « La télé d'aujourd'hui déchirée entre hier et demain », *Le Devoir* (Montréal), jeudi 31 décembre, B3.
5. CAUCHON, Paul (1998b). *Loc cit.*
6. WINCH, Samuel P. (1997). *Mapping the Cultural Space of Journalism : How Journalists Distinguish News from Entertainment*, Westport (Conn.) : Praeger, 188 p.
7. *Statuts et règlements de la FPJQ*, Règlement n° 2, « Critères d'adhésion à la FPJQ et d'émission de la carte de presse », Article 1:01, Définition, point b. Je tiens à remercier Florian Sauvageau de m'avoir fourni ce document.
8. Pour ceux et celles qui ne regardent pas régulièrement *La Fin du monde*, le « Dance News » désigne toute information livrée par un journaliste (ou animateur, interviewer, reporter, chroniqueur, etc.) dansant.
9. BOURGAULT, Pierre (1998). *Loc cit.*
10. CHARRON, Jean et Jean de Bonville (1996). « Le paradigme du journalisme de communication », *Communication*, 17 (2) : 51.